

Devoir de contrôle n° 3

I- Etude de texte (7 points)

- 1- **a-** Après avoir traversé Rouen, dans quel état d'âme les soldats étaient-ils ? Justifiez votre réponse. **(1.5pt)**
b- Relevez et expliquez un procédé d'écriture utilisé par Maupassant pour mettre l'accent sur les sentiments qu'ils éprouvaient. **(1.5pt)**
- 2- **a-** Un évènement a suscité la colère des soldats. Lequel ? **(1pt)**
b- Quelle décision ont-ils pris alors ? Justifiez par deux indices textuels précis. **(2pts)**
- 3- Pourquoi, à la fin du texte, le narrateur était-il très touché ? **(1pt)**

II- Langue et vocabulaire (3 points)

- 1- « Les Prussiens n'étaient pas loin. »
 - a-** Identifiez le temps et le mode du verbe, dans cette phrase, puis dites quel sens le choix de ce mode donne-t-il à la phrase. **(0.75pt)**
 - b-** Mettez le même verbe au conditionnel présent, puis dites quel changement de sens cela introduit dans la phrase. **(0.75pt)**
- 2- Faites, à partir de ces deux propositions indépendantes, une phrase complexe par subordination qui exprime un rapport de conséquence. **(0.5pt)**
 - On ne reconnaissait plus les chefs.
 - On m'aurait fusillé moi-même.
- 3- « Il me **considérait**, en dessous, avec un air humble. »
 - a-** Réécrivez cette phrase de façon à remplacer le mot souligné par un autre de même sens. **(0.5pt)**
 - b-** Composez une phrase personnelle où le verbe *considérer* aura un sens différent de celui qu'il a dans le texte. **(0.5pt)**

III- Essai (10 points)

Parlant de ses soldats, le narrateur, chef de bataillon, dit : « Ils eurent soudain ce frisson de colère furieuse et bestiale qui pousse les foules au massacre (...) ils tiraient sur lui avec acharnement de brutes, se battaient pour avoir leur tour. »

Pensez-vous que la guerre déshumanise les soldats et les transforme en monstres ?

Développez votre point de vue dans un texte argumentatif illustré par des exemples précis.

Devoir de contrôle n° 3

Texte :

« C'était pendant la guerre de 1870. Nous nous retirions vers Pont-Audemet, après avoir traversé Rouen.

L'armée vingt mille hommes environ (...) On fuyait vite, les Prussiens n'étaient pas loin (...)

Et nous autres, plus robustes, nous allions toujours, glacés jusqu'aux moelles, avançant par une force de mouvement donnée, dans cette nuit, dans cette neige, dans cette campagne froide et mortelle, écrasés par le chagrin, par la défaite, par le désespoir, surtout étreints par l'abominable sensation de l'abandon, de la fin, du néant.

J'aperçus deux gendarmes qui tenaient par le bras un petit homme singulier, vieux, sans barbe, d'aspect vraiment surprenant. Ils cherchaient un officier croyant avoir pris un espion. Le mot « espion » courut aussitôt parmi les traînards et on fit cercle autour du prisonnier. Une voix cria : « faut le fusiller ! » Et tous ces soldats qui tombaient d'accablement, ne tenant debout que parce qu'ils s'appuyaient sur leurs fusils, eurent soudain ce frisson de colère curieuse et bestiale qui pousse les foules au massacre.

Je voulus parler ; j'étais alors chef de bataillon ; mais on ne reconnaissait plus les chefs, on m'aurait fusillé moi-même. Un des gendarmes me dit : « Voilà trois jours qu'il nous suit. Il demande à tout le monde des renseignements sur l'artillerie. »

J'essayai d'interroger cet être : « Que faites-vous ? Que voulez-vous ? Pourquoi accompagnez-vous l'armée ? »

Il bredouilla quelques mots en un patois inintelligible.

C'était vraiment un étrange personnage, aux épaules étroites, à l'œil sournois, et si troublé devant moi que je ne doutais plus vraiment que ce ne fût un espion. Il semblait fort âgé et faible. Il me considérait en dessous, avec un air humble, stupide et rusé.

Les hommes autour de nous criaient : « Au mur ! Au mur ! »

Je dis aux gendarmes : « Vous répondez au prisonnier ?... » Je n'avais point fini de parler qu'une poussée terrible me renversa, et je vis, en une seconde, l'homme saisi par les troupes furieuses, terrassé, frappé, traîné au bord de la route et jeté contre un arbre. Il tomba, presque mort déjà, dans la neige.

Et aussitôt on le fusilla. Les soldats tiraient sur lui, rechargeaient leurs armes, tiraient de nouveau avec un acharnement de brutes. Ils se battaient pour avoir leur tour, défilaient devant le cadavre et tiraient toujours dessus, comme on défile devant un cercueil pour jeter une eau bénite.

Mais tout d'un coup un cri passa : « Les Prussiens ! Les Prussiens ! » Et j'entends, par tout l'horizon, la rumeur immense de l'armée éperdue qui courait.

La panique, née de ces coups de feu sur ce vagabond, avaient affolé les exécuteurs eux-mêmes, qui, sans comprendre que l'épouvante venait d'eux, se sauvèrent et disparurent dans l'ombre.

Je restai seul devant le corps avec les deux gendarmes, que leur devoir avait retenu près de moi. Ils relevèrent cette viande broyée, moulue et sanglante.

« Il faut le fouiller », leur dis-je. Et je tendis une boîte d'allumettes-bougies que j'avais dans ma poche. Un des soldats éclairait l'autre. J'étais debout entre les deux (...) Et soudain un d'eux balbutia : « Nom d'un nom, mon commandant, c'est une femme ! »

Je ne saurais vous dire quelle étrange et poignante sensation d'angoisse me remua le cœur. Je ne pouvais le croire, et je m'agenouillai dans la neige, devant cette bouillie informe, pour voir : c'était une femme !

Les deux gendarmes interdits et démoralisés, attendaient que j'émissé un avis, mais je ne savais que penser, que supposer.

Alors le brigadier prononça lentement : « peut-être qu'elle venait chercher son enfant qui était soldat d'artillerie et dont elle n'avait pas de nouvelles. » Et l'autre répondit : « P't'être ben que oui tout de même. »

Et moi qui avais vu des choses bien terribles, je me mis à pleurer. Et je sentis, en face de cette morte, dans cette nuit glacée, au milieu de cette plaine noire, devant cette inconnue assassinée, ce que veut dire ce mot : « horreur. »

Maupassant, *Boule de Suif et Autres contes normands*, 1880